

taient les bâtiments, le *café* qui dépendait de l'établissement s'ouvrit.

—Si nous entrions là *pour y déjeuner*, dit-il à Duroc; qu'en pensez-vous? Cette tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit?

—Sire, c'est trop tôt: il n'est encore que huit heures.

—Bah! bah! votre montre retarde toujours! Moi, j'ai faim. Et d'ailleurs ce sera du temps d'économisé pour le reste de la journée.

Et sans attendre de réponse, Napoléon entre sans façon dans le *café*, s'assied à une table, appelle le garçon et lui demande des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et du vin de Chambertin. Après avoir mangé de très-bon appétit et avoir pris une demi-tasse de *café*, qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande la *carte*, et se lève en disant à Duroc:

—Payez, et rentrons: il est temps.

Puis, se posant sur le seuil de la porte du *café*, les mains croisées derrière le dos, il se mit à siffler entre ses dents un récitatif italien, en se dandinant sur ses jambes comme pour marquer la mesure.

Le grand maréchal s'était levé en même temps; mais, après avoir vainement fouillé toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que, dans la précipitation qu'il avait mise le matin à s'habiller, il avait oublié sa bourse, et il sait que l'empereur ne porte jamais d'argent sur lui. Cependant le garçon arrive et présente au grand maréchal, resté comme pétrifié à sa place, la *carte à payer*, dont le chiffre s'élève à douze francs. Tous deux se regardent quelque temps sans rien dire: le premier parce que pareille chose ne lui est pas encore arrivée; le second parce qu'il a deviné tout d'abord la cause de l'embarras que Duroc cherche en vain à se dissimuler. Pendant ce temps, Napoléon, qui ignore l'incident et qui n'a rien vu, peu habitué qu'il est qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre; déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience:

—Allons donc, dépêchons; il se fait tard.

Le grand maréchal, comprenant enfin que cette situation critique ne peut durer plus longtemps, et pensant que, pour en sortir, il ne s'agit que d'avouer franchement son embarras, prend son parti, et s'approchant de la maîtresse du *café*, qui se tient silencieuse et indifférente au comptoir, parce qu'elle se doute de la requête qui va lui être présentée, il lui dit d'un ton poli, mais un peu honteux:

—Madame, mon ami et moi nous sommes sortis ce matin un peu... précipitamment; nous avons oublié de prendre notre bourse... mais je vous donne ma parole que, dans une heure, je vous enverrai le montant de cette *carte*.

—C'est possible, monsieur, répond froidement la dame; mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et

tous les jours je suis attrapé de la même manière. Alors vous sentez que...

—Madame, interrompit le grand maréchal, auquel cette réponse a fait monter le rouge au visage, nous sommes des gens d'honneur, nous sommes officiers de la garde.

—Oui, jolies pratiques, en effet, que MM. les officiers de la garde.

—A ces mots de gens d'honneur et d'officiers de la garde que Napoléon a distingués, il présume que quelque quiproquo s'est engagé à son insu, et se retournant une dernière fois en frappant du pied:

—Qu'est-ce donc? dit-il.

Mais sur un signe que lui fait Duroc, il demeure immobile à sa place, renfonce son chapeau sur sa tête et cesse de siffler. C'est au garçon de *café* qu'est réservé l'honneur de mettre fin à cette scène, qui n'avait rien de comique pour les principaux acteurs. Il est loin de reconnaître l'empereur dans le petit individu à la tournure si grotesque, au geste si impérial, à l'air si impatient, qui s'est tenu constamment sur le seuil, à regarder les passants sans se mêler de rien; mais quant au grand maréchal, il a une idée confuse d'avoir vu cette figure-là parmi les officiers généraux qui font chaque jour défilé la parade dans la cour des Tuileries; il prend donc à son tour la parole:

—Madame, dit-il à sa maîtresse, puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que de braves officiers de la garde ne voudraient pas faire tort à un pauvre garçon de *café* comme moi.

—Ah! voilà comme vous êtes toujours! répond celle-ci avec humeur: c'est encore douze francs de perdus pour moi.

—Non, madame, reprend celui-ci avec une sorte de dignité, je vais vous les remettre à l'instant.

Et tirant de sa poche cette petite somme, il la donne à sa maîtresse, qui l'accepte, tout en continuant de grommeler contre ceux qui, dit-elle, ont la mauvaise habitude de dépenser leur argent sans en avoir. Pendant ce temps le grand maréchal avait tiré sa montre et l'avait présentée au garçon en lui disant:

—Tenez, mon ami, voilà ma montre, que je vous prie de garder jusqu'à ce que je me sois acquitté envers vous. Je vous remercie pour moi et surtout pour mon ami qui est là et qui doit s'impacienter, car nous avons affaire.

—Monsieur, je n'ai pas besoin de ce gage; j'ai la conviction que vous êtes de très-honnêtes gens.

—Oui, mon ami, reprit Duroc, vous n'aurez point à vous repentir de votre confiance. Et il rejoignit l'empereur.

Ils continuèrent de suivre le boulevard en pressant le pas, dans la crainte d'être suivis, et se dirigèrent du côté du passage des Panoramas, que Napoléon avait compris dans l'itinéraire de sa promenade. Chemin faisant, Duroc lui raconta les détails de l'incident qui les avait retenus; l'empereur en rit de bon cœur,